

avait passé la journée, et le lendemain matin il reprit le chemin de Southampton.

Il était un peu plus de neuf heures quand il entra dans les docks, et l'*Electre* était visible à l'œil nu au milieu des eaux bleues qu'il sillonnait sous un ciel sans nuages.

IX. — APRÈS TRENTE-CINQ ANS

Joseph Wilmot attendit avec assez de patience, à en juger par son attitude à la vue du steamer. Tout le monde était respectueux envers lui, maintenant qu'il n'était plus le même. On lui témoignait des égards et il allait partout où il voulait sans être questionné ou arrêté.

Il y avait plus d'une personne qui attendaient l'arrivée de l'*Electre*, et le steamer fut accueilli par les faibles hurrahs des spectateurs groupés autour du débarcadère.

Les passagers descendirent vers onze heures. Il y avait un grand nombre d'enfants, trois ou quatre hommes à tournure militaire portant d'amples vêtements en coutil gris ou nankin, plusieurs dames toutes plus ou moins brûlées par le soleil, deux ayahs, trois domestiques et un homme d'environ cinquante ans à figure aristocratique et vêtu d'une autre façon que les autres voyageurs. Il avait un habit en beau drap, une cravate en satin noir, une épingle en or, un chapeau bien broché et des bottes vernies.

Ses vêtements étaient, par le fait, à peu près du même genre que ceux que Joseph Wilmot s'était choisis.

Cet homme était Henri Dunbar. Il était grand, avait la poitrine large, les cheveux et la moustache gris, et un sourire hautain se jouait sur sa belle figure.

Joseph Wilmot, debout dans la foule et immobile comme une statue, examinait celui qui l'avait trahi autrefois.

"Il n'a pas beaucoup changé, murmura-t-il ; il a même très peu changé. Fier, égoïste et cruel jadis, il est encore aujourd'hui fier, égoïste et cruel. Il est devenu plus vieux, plus gros et plus gris, mais il est le même homme qu'il y a trente-cinq ans. Je vois tout cela sur sa figure".

Il s'approcha au moment où Henri Dunbar débarqua et alla au-devant de l'Anglo-Indien.

"Monsieur Dunbar, je crois ? dit-il en ôtant son chapeau.

— Oui, je suis M. Dunbar.

— On m'a envoyé des bureaux de Saint-Botolph-Lane, monsieur, reprit Joseph, et j'ai pour vous une lettre de M. Balderby. Je suis venu à votre rencontre pour vous être utile".

M. Dunbar le regarda d'un air de doute.

"Vous n'êtes pas un des commis de Saint-Botolph-Lane ? dit-il.

— Non, monsieur Dunbar.

— Je le pensais ; vous n'avez pas l'air d'un commis ; mais qui êtes-vous alors ?

— Je vais vous le dire tout à l'heure, monsieur. Je suis ici à la place d'une autre personne qui s'est trouvée malade en route. Mais nous n'avons pas le temps de parler de cela maintenant. Faut-il que je m'occupe de vos bagages ?

— Oui, vous me ferez plaisir.

— Vous avez un domestique avec vous, monsieur Dunbar ?

— Non ; mon valet est tombé malade à Malte, et je l'ai laissé en route.

— Ah ! s'écria Joseph Wilmot, c'a été un désagrément."

Un éclair brilla dans ses yeux pendant qu'il parlait.

"Oui, c'a été très ennuyeux. Vous trouverez les bagages entassés et adressés à Portland-Place, soyez assez bon pour veiller à ce qu'ils arrivent par le plus court chemin. Il y a un portemanteau dans ma cabine et mon pupitre de voyage. Ces deux objets me sont nécessaires. Tout le reste peut être expédié.

— Je m'en occuperai, monsieur.

— Merci, vous êtes bien bon. A quel hôtel êtes-vous ?

— Je ne suis descendu dans aucun hôtel. L'*Electre* n'était attendu que demain et je suis arrivé ce matin seulement.

— Je vais aller au *Dauphin* alors, reprit M. Dunbar, et je vous serai obligé de m'y rejoindre aussitôt que vous en aurez fini avec les bagages. Je veux arriver à Londres ce soir si c'est possible."

Henri Dunbar s'éloigna portant haut la tête et faisant tourner sa canne. Il était un de ces hommes qui ont une confiance pleine et entière en leur mérite. La faute qu'il avait commise dans sa jeunesse ne pesait pas beaucoup sur sa conscience. S'il pensait à cette vieille histoire, ce n'était que pour se souvenir qu'il avait été fort maltraité par son père et son oncle Hugues.

Et le pauvre diable qui l'avait aidé, l'habile et hardi beau jeune homme qui avait été son instrument et son complice, était aussi complètement oublié que s'il n'eût jamais existé.

M. Dunbar fut introduit dans un salon particulier de l'hôtel du *Dauphin*. Il se fit servir un verre de soda, se jeta dans un bon fauteuil et prit en main le *Times*.

Mais, au bout d'un instant, il le rejeta avec impatience et tira sa montre. Un médaillon en or, richement travaillé, était attaché à cette montre. Henri Dunbar ouvrit ce médaillon, qui contenait la miniature d'une belle jeune fille à cheveux blonds crépés, brillants comme de l'or bruni et à grands yeux bleus limpides.

"Ma pauvre petite Laure, murmura-t-il, sera-t-elle contente de me voir. Elle était tout enfant quand elle quitta l'Inde. Il n'est pas probable qu'elle se rappelle ma figure. Mais j'espère qu'elle sera heureuse de mon retour... j'espère qu'elle sera heureuse !"

Il remit le médaillon à sa place et tira une lettre de sa poche de côté. L'écriture de l'adresse était celle d'une femme et l'enveloppe était bordée de noir.

"S'il faut s'en rapporter à ceci, elle sera heureuse de m'avoir enfin auprès d'elle," dit Henri Dunbar en retirant la lettre de l'enveloppe.

Il lut lentement un passage.

"Si quelque chose peut me consoler de la perte de mon cher grand-père, c'est la pensée que vous serez enfin bientôt de retour et que je vous reverrai. Vous ne pouvez savoir, cher père, combien cette cruelle séparation m'a été douloureuse. Cela m'a semblé si dur, que nous, qui sommes si riches, nous ayons été séparés comme nous l'avons été, tandis que les enfants pauvres ont leurs parents auprès d'eux. L'argent me paraît bien peu de chose, puisqu'il ne peut ramener vers nous ceux que nous aimons. Et je vous aime, cher père, je vous aime avec sincérité et dévouement, quoique je ne puisse pas même me rappeler votre figure, et que je ne possède de vous aucune image qui vienne en aide à mes souvenirs."

La lettre était très-longue, et Henri Dunbar lisait encore lorsque Joseph Wilmot entra dans le salon.

L'Anglo-Indien froissa la lettre dans sa main, la remit dans sa poche et releva la tête d'un air languissant.

"Vous êtes-vous débarrassé de tout cela ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Dunbar, les bagages sont partis."

Joseph Wilmot n'avait pas encore ôté son chapeau. Il y avait de l'indécision dans ses manières ; il fit un ou deux tours dans le salon, s'arrêtant de temps en temps et puis se remettant à marcher d'une façon qui n'avait rien de régulier et qui révélait une grande irrésolution d'esprit.

Mais M. Dunbar n'y prit pas garde. Il était assis et tenait en main le journal ; il ne daigna plus regarder son compagnon après lui avoir adressé cette courte première question. Il était trop habitué à être servi et à regarder les gens qui le servaient comme des gens d'un ordre inférieur, pour se préoccuper de ce commis à tournure de gentleman.

Joseph Wilmot s'arrêta tout à coup de l'autre côté de la table où était assis M. Dunbar, et posant une main sur cette table, il dit tranquillement :

"Vous m'avez demandé, il n'y a qu'un instant, qui j'étais, M. Dunbar."

Le banquier leva les yeux sur lui avec une indifférence hautaine.

"Croyez-vous ? Ah ! oui, je me souviens et vous m'avez dit que vous veniez de la banque. Cela suffit.

— Pardon, monsieur Dunbar, cela ne suffit pas. Vous faites erreur. Je n'ai pas dit que je venais de l'office de Saint-Botolph-Lane. Je vous ai déclaré au contraire, que j'étais ici en remplacement d'une autre personne qui m'avait recommandé de venir à votre rencontre.

— Ah ! c'est à peu près exactement la même chose. Vous m'avez l'air d'un compagnon agréable et vous vous rendrez sans doute aussi utile que la personne que vous remplacez. C'est très poli de la part de M. Balderby d'avoir envoyé quelqu'un au-devant de moi... très poli, certainement."

L'Anglo-Indien renversa la tête sur le dossier du fauteuil recouvert en maroquin et regarda languissamment son compagnon en fermant à demi les yeux.

Joseph Wilmot ôta son chapeau.

"Je ne crois pas que vous m'ayez regardé bien attentivement, monsieur Dunbar, dit-il.

— Vous regarder attentivement ! s'écria le banquier, mon cher monsieur, que voulez-vous dire ?

— Regardez-moi bien en face, monsieur Dunbar, et dites-moi si vous voyez dans ma figure quelque chose qui vous rappelle le passé."

Henri Dunbar tressaillit.

Il ouvrit les yeux en plein cette fois-ci et tressaillit devant la belle figure qui lui faisait face. Elle était aussi belle que la sienne et presque aussi aristocratique. Car la nature, qui a d'étranges caprices de temps en temps, n'avait établi qu'une distinction minime entre le banquier riche à millions, et le forçat libéré sans le sou.

"Vous ai-je rencontré quelque part, dit-il, dans l'Inde ?

— Non, monsieur Dunbar, non pas dans l'Inde. Vous le savez aussi bien que moi. Remontez un peu plus haut dans le passé, remontez à l'époque qui précéda votre départ pour l'Inde.

— Eh bien, après ?

— Vous souvient-il de la forte somme d'argent que vous perdistes au Derby et du désespoir qui vous fit décrocher vos pistolets d'arçon suspendus au-dessus de la cheminée de votre chambre dans la caserne pour vous brûler la cervelle ? Vous fîtes appel à un jeune homme qui vous servait de domestique et qui vous aimait beaucoup plus peut-être que ne vous eût aimé un frère, quoiqu'il fût votre inférieur par le rang et la naissance, et eût pour mère une pauvre femme laborieuse ! Vous souvient-il que vous suppliâtes ce jeune homme... qui avait un talent particulier pour contrefaire les signatures ; qui jusqu'alors ne s'était pas servi de ce talent pour mal faire... de vous aider dans un projet à l'aide duquel vous deviez imposer silence à vos créanciers jusqu'au moment du paiement ? Vous souvient-il de tout cela ? Oui, je vois que votre mémoire n'a rien oublié... la réponse est écrite sur votre figure et vous vous souvenez de moi... Joseph Wilmot."

Il se frappa la poitrine du poing et se tint debout les yeux fixés sur la figure du banquier. Ses yeux avaient une étrange expression, leur regard était ardent, vorace, comme si la vue de son vieil ennemi eût été pour cet homme animé d'une fureur vengeresse une espèce de nourriture qui le satisfaisait en quelque sorte.

"Je me souviens de vous," dit Henri Dunbar lentement.

Il était devenu affreusement pâle, et des gouttes de sueur froide perlaient sur son front ; il les essuya en parlant avec son mouchoir en batiste parfumé.

"Vous vous souvenez de moi ? répéta l'autre sans aucun changement d'expression dans sa physionomie.

— Oui, et croyez bien que je regrette vivement le passé. Vous vous êtes figuré sans doute que j'avais agi cruellement envers vous dans cette malheureuse journée à Saint-Botolph-Lane, mais je pouvais à peine faire autrement. J'étais si bien dans l'embarras moi-même, qu'il ne fallait pas songer à m'enfoncer dans le borbier plus encore en intercédant pour vous. Pourtant, maintenant que je suis mon maître, je puis vous dédommager du passé. Comptez sur moi, j'expierai le passé."